

Publications sur la Belgique.

- NOTHOMB (PIERRE). — **La Belgique martyre**. 23^e mille. Broch. in-16. » 50
 — **Les Barbares en Belgique**. Préface de H. Carton de Wiart (*Ouvrage couronné par l'Académie française*), 15^e édit. Un vol. in-16..... 3 50
 — **Histoire belge du Grand-Duché du Luxembourg**. 2^e édition. Un vol. in-16..... 2 »
 — **L'Yser** — Les Villes Saintes. — La Victoire. — La Bataille d'été. 5^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
La Barrière belge. Etude d'histoire territoriale et diplomatique (*couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques*). Un vol. in-16..... 3 50
 OLYFF (FRANÇOIS). — **La Belgique sous le joug**. L'invasion. In-16. 3 50
 GRIMAUTY (FERNAND-HUBERT). **Six mois de guerre en Belgique par un soldat belge**. Août 1914-Février 1915. 3^e édit. In-16..... 3 50
 SOMVILLE (GUSTAVE). — **Vers Liège**. — Le Chemin du crime (*couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques*). 3^e édit. Un vol. in-16..... 3 50
Les crimes de l'Allemagne. — **Dinant**. — Massacre et destruction. Un vol. in-16..... 3 50
 MALO (HENRI). — **Le drame des Flandres**. — Un an de guerre. 1^{er} août 1914-1^{er} août 1915. 3^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
 — **En Belgique. La Zone de l'Avant**. Tableaux, portraits et paysages, 1915-1916. Un 6..... 3 50
 JEHAY (C^{ie} F^{er}). — **L'invasion du Grand-Duché du Luxembourg en 1914**. Une broch. in-8^o. 1 »
 BASSOMPIÈRE (ALBERT DE). — **La nuit du 2 au 3 août 1914 au Ministère des Affaires étrangères de Belgique**. 4^e édition. Une brochure in-8^o..... 1 »
 PIÉRARD (LOUIS). — **La Belgique sous les armes, sous la botte, en exil**. Un vol. in-16..... 3 50
 HAVARD DE LA MONTAGNE (MADELEINE). — **La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique**. Notes d'un témoin (Octobre 1914-Juillet 1916), préface de Maurice Barrès, de l'Académie française. Un vol. in-16..... 3 50
 BAULU (MARGUERITE). — **La bataille de l'Yser, précédée de la Retraite d'Anvers**. Un vol. in-16 avec cartes..... 3 50
 DAYE (PIERRE). — **Avec les vainqueurs de Tabora**. Souvenirs d'une conquête belge en Afrique orientale allemande. Un vol. in-16..... 3 50
 PRIEUR (CLAUDE). — **De Dixmude à Neuport**. Journal de Campagne d'un officier de Fusiliers marins (Octobre 1914-Mai 1915). 2^e édit. In-16. 3 50
 BAIE (EUGÈNE). — **La Belgique de demain**. — La question du Luxembourg. Nécessité d'une barrière rhénane. Les Pays-Bas. 2^e mille. Broch. in-16. » 60
 WYSEUR (MARCEL). — **Les cloches de Flandre**. La Flandre carillonnée. — Cloches d'exil. — Des Glas. — En Flandre. — Poèmes. In-16..... 3 50
 — **La Flandre rouge**. — Poèmes. Préface d'EMILE VERHAEREN. In-16. » 50
 GOYAU (GEORGES). — **Le cardinal Mercier**. Ouvrage orné de deux portraits. Un 2 »
 MERCIER (S. E. le Cardinal, Archevêque de Malines, Primat de Belgique). — **Le Christianisme dans la vie moderne**. — Pages choisies, recueillies par L. Noël, professeur à l'Université de Louvain. In-16.. 3 50
Les évasions de Belgique d'après les récits des évadés. Préface de J. Melo, ministre plénipotentiaire. Un vol. in-16..... 2 »
 CARTON DE WIART (H.). — **Les vertus bourgeoises**. — La République belge de 1790 (roman historique). 3^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
 — **La cité ardente**. — Roman historique. Un vol. in-16..... 3 50

Impr. Henri DIEVAL, 57, rue de Seine, Paris.

L'IMMORTELLE MÊLÉE

Essai sur l'épopée militaire belge

(1914)

« Mieux vaut lutter pour la patrie que de se laisser décevoir par un simulacre de paix. »

Traduction de l'inscription d'une médaille frappée en 1579 par les États Généraux de Bruxelles.



CINQUIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et C^{ie}

Majoration temporaire 30 % (Décision syndicale du 11 Février 1918).

VI

LES GRANDS JOURS DE L'YSER

« Une bataille gagnée, c'est une bataille dans laquelle on ne veut pas s'avouer vaincu. »

Maréchal Foch.

VII

LE RYTHME DE LA BATAILLE SE PRÉCIPITE

« *La lutte était farouche; un carnage acharné*
 « *Donnait aux combattants des prunelles de braise.* »

VICTOR HUGO.

Peu de batailles ont été aussi confuses que celle de l'Yser. Il ne semble pas que l'ennemi ait eu quelque dessein clair et prémédité de manœuvre. Aussi la façon dont il s'y est pris a-t-elle été sévèrement critiquée. Il n'est point, d'ailleurs, d'attaque qui ne le soit lorsqu'elle n'est point couronnée par le succès. Devant l'Yser, les Allemands se trouvaient comme devant une porte. Ils commirent la faute de tâcher d'ébranler la porte en s'en prenant surtout aux montants au lieu de ramasser toute leur force pour enfoncer le panneau. Ils s'acharnèrent contre Nieuport et contre Dixmude, alors que c'était au centre de la ligne que se trouvait la zone critique de la défense. De plus, ils dispersèrent leurs efforts, frappèrent çà et là comme des sourds, firent preuve de plus d'opiniâtreté que d'énergie et gaspillèrent un temps précieux. Mais ce qui, pour tout dire, les perdit ce fut à la fois la fièvre de leur hâte et leur présomp-

tueuse méconnaissance de la force de l'armée belge. Depuis leur défaite de la Marne, ils hâletaient dans l'espoir de tourner enfin cette maudite aile gauche alliée; or, cette aile gauche, chaque fois qu'ils croyaient l'avoir gagnée à la course, s'étendait si vite vers le Nord que leur manœuvre enveloppante s'en trouvait paralysée. Cependant, en octobre 1914, les Allemands ne pouvaient douter de la réussite. Un vide énorme existait, à leur estime, entre l'aile gauche du général de Maud'huy et le rivage de la mer et, tout au moins depuis Ypres, il n'y avait plus pour leur faire tête que l'armée belge tenue pour disloquée et ruinée par les épreuves d'une guerre de deux mois et d'une longue retraite. Il fallait donc, à la hâte, gagner Dunkerque, Calais et se rabattre sur Saint-Omer. Le plus court et le meilleur chemin c'était celui qu'offraient les chaussées de Nieuport et de Dixmude. Ces deux villes devaient être enlevées en un « hurrah ». Nieuport tombé, c'était tout le littoral belge dominé et Dunkerque investi. Dixmude capturé, c'étaient les divisions belges serrées en tenaille ou, tout au moins, leur troupeau de fuyards chassé dans Dunkerque. Sans doute, une vague de cavalerie française se crêtait au nord d'Ypres, où pointaient également des partis de soldats anglais; mais à cette vague de cavalerie française on opposerait une vague d'escadrons allemands et, au surplus, de nombreux corps d'armée allaient franchir la Lys pour balayer cette poussière d'ennemis.

Cette fois encore, l'armée belge sera la dague au flanc du colosse.

Maintenant le rythme de la bataille se précipite.

Vers Nieupoort et vers Dixmude, l'ennemi s'acharne et ne cessera pas de s'acharner jusqu'aux heures dernières de la lutte. Ailleurs, il mène de furibondes attaques, à grandes décharges de canons, avec des forces fraîches sans cesse lancées en avant. Toute l'armée du duc Albrecht de Wurtemberg y passera. Le 18 octobre, le village de Schoore qui protège le pont de Schoorbakke est pris¹. Le lendemain 19, c'est le village de Keyem, en avant du pont de Tervaete et le village de Mannekenvere, sur la route du pont de Saint-Georges, qui doivent être évacués². Le 20, la situation s'aggrave : le village de Lombaertzyde et la ferme Bamburgh, noyés de sang et de fumée, sont arrachés à nos soldats après treize heures d'une lutte furieuse ; la rive droite de l'Yser est abandonnée ; Dixmude est ceinturé de flammes. Sept divisions allemandes à effectifs complets mènent la charge. Elles sont soutenues par une formidable artillerie

1. « Ce jour-là (18 octobre), dit M. Le Goffic, nos fusiliers eurent une heureuse surprise : un officier de haute taille, silencieux, aux yeux graves, sanglé dans un dolman noir, vint visiter avec l'amiral les tranchées de l'Yser. Son inspection avait dû le satisfaire. Il serra la main de l'amiral et, remonté sur la berge, s'arrêta un moment pour contempler le triangle de marécages qui faisait à présent tout son royaume : C'était Albert I^{er}. »

2. Le 19 octobre, à l'est de Dixmude, on eut le beau spectacle de deux régiments de goumiers marocains — statues de bronze sur des chevaux de feu — partant en fourrageurs vers les bois de Couckelaere. Cette brigade était commandée par le colonel du Jonchay. Le petit-fils d'Abd-el-Kader était avec eux. A noter qu'un Belge, M. Camille Guttenstein, avocat à la Cour d'Appel de Bruxelles, avait pris du service dans cette brigade de spahis, lorsque le corps de chasseurs cyclistes de la garde civique de Bruxelles auquel il appartenait avait été licencié à Dunkerque.

qui met en batterie, dès le début de la bataille, du 7,7 cm., du 10 centimètres et du 15 centimètres. Puis, successivement, sont amenés du 21 centimètres, du 30,5 cm., du 36 centimètres et, semble-t-il même, du 42 centimètres. A partir du 20 octobre, Dixmude et Nieupoort reçurent, à la volée, d'effroyables « marmites ». Pour la riposte, notre artillerie dispose bien de 350 canons de 7,5 cm. et de 24 obusiers de 15 centimètres ; mais la dotation en munitions de ces bouches à feu est extrêmement réduite ; aussi, les coups sont-ils parcimonieusement comptés. Par bonheur, dès le dimanche 18 octobre, à l'horizon de la mer, des monitors britanniques sont apparus et chacun a fait feu, plusieurs heures durant, de ses quatre grosses pièces de 6 et 7 pouces. L'ennemi en a l'épaule droite toute cuisante. « Feu sérieux de onze bateaux ennemis », diront les télégrammes allemands.

Les habitants de Dixmude ont fui. Seuls un vieux sacristain maniaque et quelques carmélites en prières s'obstinent à demeurer dans cette fournaise¹. Des scènes tragiques s'y déroulent, tandis que, tout autour de la ville, hurlent à la mort les bataillons et les canons allemands². De Beerst,

1. Ces saintes filles ne quittèrent la ville que le 21 octobre, « par ordre ».

2. Au cours d'un de ces frénétiques combats, un des plus braves officiers du 12^e de ligne, le commandant Pouplier, trouva la mort. C'était dans la matinée du 20 octobre. Un témoin oculaire, M. Raymond Vico avocat à la Cour de Bruxelles, lieutenant au 12^e de ligne, depuis, après maints exploits, grièvement blessé sur l'Yser, nous a raconté l'émouvant épisode des funérailles du commandant Pouplier : « La collégiale était en feu. Son brasier chassait flammes et fumée jusqu'aux fenêtres de l'hôtel de ville

de Vlaedsloo, d'Eessen, dont il fait ses places d'armes, l'ennemi ne cesse de lancer vers le redan de Dixmude les colonnes serrées et profondes de ses jeunes soldats ; ceux-ci ne s'étaient point, comme nos piquiers de Roosebeke, liés les uns aux autres, mais c'était tout comme tant on avait grisé cette jeunesse d'alcool, d'éther et de sauvage mysticisme. « Il fallait voir, nous dit un témoin,

tout rempli de tumulte. Il y avait là, dans le grand vestibule, les états-majors français et belge, des blessés, des prisonniers allemands. Ordres, cris, lamentations se croisaient, dominant par instant l'effroyable fracas du bombardement. Devant l'hôtel de ville, la place, vide et sinistre, que les obus éventraient en la remplissant d'une fumée jaune et âcre. Pour traverser cet espace de mort, on se collait aux murailles en rampant. Or, tout à coup, sur cette place, on vit déboucher un petit cortège : un aumônier belge, soutane retroussée, marchait d'un pas tranquille, précédant quatre soldats qui portaient sur leurs épaules une civière. Dieu seul permit que ces braves arrivassent en vie jusqu'au haut du perron de l'hôtel de ville. Un grand silence se fit. L'aumônier était un Jésuite de Liège, le P. Brouwers. Il s'inclina devant le général Jacques, et, d'un geste, lui montrant la civière où, sur une couverture brune recouvrant un corps étendu, une main pieuse avait déposé un minuscule drapeau belge : « C'est le commandant Pouplier, du 12^e, qui est là, tué ! dit-il. C'était un brave ! — Pouplier ! dit d'une voix sourde le général. Ah !... c'était mon ami !... » Il se pencha, releva la couverture et, sur le visage du mort, tout couvert de sang, il déposa un long baiser. Le P. Brouwers joignit les mains : « Récitons un *Pater* pour ce brave ! » Et, quand la prière fut dite, l'aumônier s'écria : « Vive le Roi ! Vive la Belgique ! Vive la France ! » Et les gorges serrées répétèrent l'acclamation. Les quatre soldats soulevèrent le brancard. Les officiers et les soldats belges, raidis, saluèrent, la main au képi. Dans l'embrasure d'une porte, des officiers de marine français, qui avaient assisté, casquette à la main, à toute la scène, se signèrent. On était allé chercher le glorieux drapeau du 12^e de ligne. Le cortège s'éloigna, précédé de l'étendard. Il alla ainsi, protégé par le ciel, jusqu'au cimetière. Là, une tombe, hâtivement fut creusée et sur elle le drapeau s'inclina, tandis que tout, aux alentours, tremblait, flambait ou se brisait, et que, près de là, derrière le chemin de fer, sonnaient les lugubres cornets allemands à quoi répondait l'ardente fanfare des « demoiselles au pompon rouge ».

la fièvre guerrière de ces troupes. C'étaient surtout des jeunes gens, des universitaires, des volontaires de Berlin. On les avait encadrés de vétérans. Ils nous arrivaient en chantant le *Deutschland über alles* et nous avions beau les faucher, ils poussaient toujours de l'avant et leur chant intrépide dominait le fracas et les cris. Prisonniers, ils nous toisaient encore et criaient leur enthousiasme. J'en ai vu un qui, blessé, se traînait vers son frère mort et lui donna le baiser de paix ; puis, se retournant dans le sang, il nous tira dessus avec un revolver. On lui fit grâce. Ah ! ce que nous avons dû lutter pour abattre ces enragés ! »¹.

Dans le même temps, à Nieuport, on vivait un

1. L'héroïsme et l'abnégation des Français et des Belges dans cette mortelle mêlée de Dixmude seront un éternel exemple des plus hautes vertus militaires.

L'amiral Ronarc'h a rendu témoignage aux Belges. Après la bataille, devant les troupes, le général Foch donna l'accolade au général Meiser.

Le général Meiser a rendu témoignage aux Français.

Voici ce qu'il a personnellement déclaré à l'auteur de ces lignes : « Tant que je vivrai j'aurai devant les yeux la vision magnifique de cet état-major des fusiliers-marins, impassible et impavide, alors que les obus tombaient en tornade sur l'enclos de la gare de Caeskerke, où le poste de commandement était établi, et qu'à Dixmude tout semblait perdu. Quels officiers et quels soldats ! La flamme et la fumée des explosions ne les troublaient pas plus que les embruns des vagues et le souffle du large. J'avais assisté à Liège à des scènes terribles de carnage et je me croyais cuirassé pour jamais : Dixmude dépassa, et de loin, en horreur et en tragique, les mêlées de la rive droite de la Meuse. Il semblait que le diable lui-même n'aurait pu vivre en cette fournaise. Nous y vivions cependant, et notre cœur s'émouvait de la belle constance de nos troupes. J'entends encore le cri d'admiration qu'arracha à l'amiral Ronarc'h la vue de mes fantassins se déployant sous le feu comme à la manœuvre. Jamais peut-être Français et Belges ne communiquèrent mieux dans l'abnégation et la souffrance que devant ces ruines incandescentes de Dixmude ».

cauchemar. Aux écluses, les troupes belges de renfort devaient franchir les ponts, à toutes jambes, en se courbant, sous une grêle de fer ! Un ballon observateur allemand avait été abattu par nos canons et de rauques acclamations avaient salué sa chute. Dans les rues de la ville, se coupant toutes à angles droits et que balayait de bout en bout la mitraille, les façades des petites maisons aux tons d'aquarelle, ocre, bleu marine ou vermillon, s'abattaient, — toujours tragiques, — dans l'horreur des cris, la flamme et la poussière. Au plus fort de cette bourrasque de mort, des soldats construisaient précipitamment des barricades au travers des chaussées et des places pour couvrir une retraite de nos troupes et arrêter à tout prix l'ennemi. C'est que la situation paraissait fort compromise. Par bonheur, dans la journée du 21 octobre, on tira parti d'une courte accalmie pour lancer vigoureusement, au delà des écluses, le 6^e de ligne et deux bataillons de chasseurs à pied qui ramenèrent l'ennemi, la baïonnette aux reins, jusqu'à Lombaertzyde.

Quoique cloué sur place devant Nieupoort et devant Dixmude, l'ennemi n'en avait pas moins posé le pied sur la berge de l'Yser.

Qu'il franchisse la rivière et l'irréparable sera, semble-t-il, accompli.
